



A. J. Kaur  


NOTICE SUR  
**ADOLPHE DE VAUX**

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

*Né à Neuss (Prusse rhénane) le 15 septembre 1794,  
décédé à Ixelles le 21 avril 1866.*

---

LIMINAIRE

Les funérailles officielles de Jean-Adolphe-Joseph de Vaux furent célébrées le 23 avril 1866, en présence d'une assemblée nombreuse et distinguée.

Le Ministre des Travaux Publics y était accompagné des chefs des administrations de son département et des corps des mines des diverses provinces. On y remarquait une affluence de notabilités de l'Académie, de la magistrature, de diverses administrations, de la Province et de l'Université de Liège et du Comité des Charbonnages.

Quatre discours furent prononcés avant la levée du corps.

Monsieur Bidaut, secrétaire général du Ministère des Travaux Publics (le constructeur du premier barrage de la Gileppe), parla au nom de son département et des amis du défunt.

Monsieur Jochams, ingénieur en chef des mines du Hainaut, décrivit la carrière du défunt et les services qu'il rendit à l'art des mines.

Monsieur Maus, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, membre de l'Académie, rendit hommage au nom de celle-ci à son confrère défunt.

Enfin, Monsieur L. Trasenster, président de l'Association des ingénieurs sortis de l'École des mines de l'Université de Liège (qui avait succédé à Ad. de Vaux comme professeur du cours d'exploitation des mines et comme inspecteur des études pour la Section d'application des Écoles spéciales de l'Université de Liège), rappela les services rendus par le défunt à l'École des mines comme professeur, comme inspecteur des études et comme président du Conseil de perfectionnement. Il lui adressa le suprême adieu de l'Association des ingénieurs à son président honoraire.

Le cortège se forma ensuite pour se rendre à l'église et au cimetière. Les coins du poêle étaient tenus par Monsieur Maus (de l'Académie) et Messieurs Bidaut, Trasenster et Jochams.

A cette époque, la perte d'un homme de l'importance d'A. de Vaux créait un grand vide, ce

qui explique la solennité de l'hommage rendu conformément aux usages du temps.

\* \* \*

Il peut paraître singulier de commencer une notice biographique par une relation de funérailles. Il faut considérer qu'elles eurent lieu il y a cent-dix ans et que c'est de cet événement le plus proche que l'on a recueilli de nombreux renseignements sur la haute personnalité d'Adolphe de Vaux, dont la naissance remonte à plus de cent-quatre-vingts ans et qui vécut dans des temps troublés jusqu'à la fondation du royaume indépendant de Belgique.

Il existe deux notices biographiques assez connues sur Ad. de Vaux. La plus ancienne, publiée peu d'années après son décès et aussi la plus développée, figure au *Liber Memorialis* de l'Université de Liège par Alphonse Le Roy, publié en 1869. L'auteur indique que sa notice est écrite en majeure partie d'après les discours prononcés aux funérailles évoquées plus haut. Elle est suivie d'une liste probablement incomplète et peu précise des travaux d'Ad. de Vaux publiés par l'Académie, au nombre de 18, ainsi que de ceux publiés ailleurs, au nombre de 28.

Alph. Roersch a publié dans la *Biographie nationale*, tome XXVI (1936-1938) une notice qui est

un résumé de celle de Le Roy. Elle se termine par la remarque qu'un beau portrait d'Ad. de Vaux, peint par Liévin De Winne, était conservé à Liège par son petit-fils Jean de Vaux. Elle a permis, non sans difficultés et grâce à la persévérance de Monsieur le Secrétaire perpétuel J. Lavalleye, de retrouver le possesseur actuel de ce portrait, Monsieur E. Fabri, de Liège, qui en a donné à l'Académie une belle reproduction photographique. Qu'il en soit ici remercié, comme aussi Monsieur H. Delrée, directeur divisionnaire des mines à Liège, qui est parvenu à découvrir le détenteur du portrait. Grâce à toutes ces interventions persévérantes, la notice tardive consacrée à Ad. de Vaux par l'Académie peut être, comme à l'accoutumée, ornée d'une effigie.

\* \* \*

Le Bulletin de la Classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique de 1866 (p. 306-308) reproduit, sous la rubrique « Correspondance » le discours prononcé au nom de l'Académie par Monsieur H. Maus aux funérailles d'A. de Vaux. Ce texte est suivi de la mention :

« Une notice biographique, destinée à rappeler la vie et les travaux du défunt académicien, sera, en outre, publiée dans l'annuaire de 1867. »

Cette intention sera accomplie cent-neuf ans plus tard en raison de l'insistance d'un secrétaire perpétuel et de l'aimable pression qu'il exerça sur un membre de la Classe des Sciences qui, par courtoisie, accepta finalement de rédiger la notice. Lorsqu'il en eût recueilli les premiers éléments, il s'y intéressa beaucoup malgré les difficultés. Voici pourquoi.

A l'origine, la Belgique indépendante établit deux grades légaux d'ingénieur, celui d'ingénieur des constructions civiles, tout d'abord délivré exclusivement par les Écoles spéciales attachées à l'Université de Gand, et celui d'ingénieur civil des mines, délivré uniquement à l'origine par les Écoles spéciales attachées à l'Université de Liège, dénommées généralement École des Mines.

Ainsi qu'il sera établi plus loin, Adolphe de Vaux est le vrai fondateur du cours d'exploitation des mines à l'Université de Liège en 1836. On doit le considérer aussi comme le premier organisateur de l'École des Mines.

L'auteur de la présente notice fut en 1925 appelé à fonder à l'Université de Liège, les cours de constructions du génie civil, de procédés généraux de construction et d'hydraulique fluviale, c'est-à-dire en fait à organiser une section du grade légal d'ingénieur des constructions civiles. C'est par un pur hasard qu'il a été conduit à rendre au fondateur du cours d'exploitation des mines à l'Univer-

sité de Liège un hommage que l'Académie lui devait depuis plus d'un siècle. Il y a mis tous ses soins.

#### BIOGRAPHIE ABRÉGÉE

On ne paraphrasera pas ici les notices de Le Roy et de Roersch. On se bornera à un rapide survol des événements les plus importants qui marquèrent la vie d'Ad. de Vaux, pour développer ensuite quelques points caractéristiques de son existence, en y apportant des détails nouveaux ou en précisant l'importance de certaines périodes et les résultats ou les travaux auxquels elles donnèrent lieu.

Jean-Adolphe-Joseph de Vaux naquit en Prusse rhénane d'une famille d'origine lorraine qui émigrait en Autriche. Revenu en France aussitôt que la situation le permit, il reçut au lycée impérial de Douai une instruction préparatoire de qualité, grâce à quoi il fut admis en 1812, à l'âge de dix-huit ans, à l'École impériale polytechnique. Il en sortit le 6 juillet 1814, après avoir pris part à l'intervention de l'École dans la défense de Paris contre les armées alliées. Il vécut ensuite pendant quelques années en Italie, chez un oncle consul de France à Civita-Vecchia, qui souhaitait le préparer à une carrière diplomatique, contre son gré. Après, en 1819, on le trouve aux Pays-Bas,

où il se présente aux examens de l'École militaire de Delft, qu'il réussit avec honneur. A la suite de quoi, en août 1819 à l'âge de vingt-cinq ans, il est envoyé comme officier du génie à Mons, pour y diriger les travaux de fortification de cette place. Il quitte bientôt l'armée hollandaise pour entreprendre une carrière civile.

En juillet 1823, Ad. de Vaux est nommé ingénieur des mines de 2<sup>e</sup> classe et chargé du district de Huy. Il s'y distingue si bien que l'année suivante, il est chargé de la direction du district de Liège. En 1828, il est chargé de la direction des travaux de la Grande Société du Luxembourg, en conservant son titre et son rang dans le Corps des mines. Ces travaux furent interrompus par la révolution belge de 1830 et le 5 janvier 1831, Ad. de Vaux reprit son rang dans la hiérarchie administrative des mines, dont il gravit rapidement les échelons.

Il était devenu ingénieur en chef de 1<sup>re</sup> classe lorsque, en 1836, lauréat de l'Académie royale de Belgique, il fut appelé à enseigner l'exploitation des mines à l'Université de Liège. Il avait alors quarante-deux ans. A ses attributions de professeur s'ajoutèrent celles d'inspecteur des études, de telle sorte qu'il exerça une influence déterminante sur les destinées des nouvelles Écoles spéciales des arts et manufactures et des mines de cette Université.



En 1844 fut créée une inspection générale des mines à la tête de laquelle, devant abandonner son enseignement, fut placé Ad. de Vaux, en qualité d'inspecteur général des mines, grade nouvellement créé et le plus élevé de l'époque dans la hiérarchie de l'administration des mines.

Ses biographies donnent à penser que de Vaux exerçait encore ces fonctions lors de son décès en 1866, à l'âge de soixante-douze ans. On peut comprendre qu'à cette époque la Belgique était encore pauvre en hommes de valeur et que leur carrière n'était limitée que par la fin de l'existence.

LES ORIGINES ET LA JEUNESSE  
de J.A.J. DE VAUX

Grâce à son descendant Monsieur E. Fabri, l'auteur a eu connaissance d'une notice biographique quasi inconnue, non signée d'ailleurs, datée d'octobre 1866, c'est-à-dire écrite dans les premiers mois qui suivirent son décès. Elle parut dans les Annales des Travaux Publics de Belgique, t. XXIV, dont il présidait la commission depuis sa nomination d'inspecteur général des mines.

Cette biographie, d'un caractère plus intime, a probablement pu puiser des informations dans des documents de famille, car il s'y trouve de nombreuses indications sur les origines et la jeunesse d'Ad. de Vaux.

La famille de Vaux, d'origine lorraine, avait été anoblie en 1749 par François I<sup>er</sup> de Habsbourg-Lorraine, empereur germanique, duc de Lorraine, grand-duc de Toscane, agissant en cette dernière qualité, pour récompenser les services rendus par plusieurs de ses membres à la maison d'Autriche-Lorraine. François I<sup>er</sup> était l'époux de l'impératrice Marie-Thérèse, fondatrice de l'Académie.

La famille de Vaux était établie en Belgique depuis plus d'un siècle. Le grand-père, Louis de Vaux, avait rempli à Bruxelles des fonctions honorables à la Cour du prince Charles de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas.

Le père d'Adolphe, Louis-Patrice de Vaux, né à Bruxelles en 1765, avait épousé en 1790 Julie-Agathe-Félicité Chouën de Cumont, de Maubeuge. Les époux habitaient cette dernière ville quand la révolution française les conduisit à émigrer. Deux frères de Louis-Patrice avaient pris du service en Autriche, c'est dans ce pays qu'ils cherchèrent asile. C'est pendant le voyage vers l'exil volontaire que Jean-Adolphe-Joseph de Vaux naquit à Neuss, près de Düsseldorf, le 15 septembre 1794.

Après un séjour de quelques années à Vienne, la famille d'Ad. de Vaux rentra en France (vers 1801). Ses biens avaient été confisqués; elle dût chercher dans le travail ses moyens de subsister, comme elle avait déjà dû le faire en Autriche.

A la faveur d'une bourse, le jeune Adolphe fit ses premières études au Lycée impérial de Douai. Il perdit son père à l'âge de treize ans. Peu après, son frère aîné s'engageait dans l'armée française et il se trouva avec sa mère et son frère Charles, plus jeune que lui de 8 ans. D'un caractère sérieux et réfléchi, il comprit que l'avenir de sa famille dépendait de lui. Ses qualités d'énergie, de persévérance et de volonté se développèrent avant l'âge par l'effet des événements dans lesquels s'écoula son enfance et il se donna avec ardeur à la tâche que les circonstances lui imposaient, sans renoncer aux ambitions que justifiaient ses capacités intellectuelles.

L'auteur doit à Monsieur A. Moreau, conservateur de la bibliothèque centrale de l'École polytechnique, qu'il remercie très vivement, les renseignements inédits qui suivent.

Ad. Devaux fut admis à l'École impériale polytechnique le 1 novembre 1812, avec le numéro d'admission 35 sur plusieurs centaines de candidats admis. Il habitait alors avec sa mère veuve à Valenciennes, d'après la photocopie de sa fiche d'immatriculation. Il semble que sa famille n'était plus dans la détresse, car la fiche indique que son père décédé était propriétaire. Il aurait donc apparemment recouvré certains de ses anciens biens.

A l'époque où Ad. Devaux était à l'École impériale polytechnique, Ampère, Monge, Prony,

Poisson, Gay-Lussac et Arago, entre autres, y enseignaient.

Ses cotes d'interrogation dans les divers cours en 1814 étaient excellentes ; son application était appréciée comme très soutenue, sa conduite excellente et son jugement très bien.

Il participe avec l'École au combat de Vincennes du 30 mars 1814 pour la défense de Paris contre les armées alliées. Un court récit contemporain de cette action indique que les Polytechniciens servaient des batteries d'artillerie qui s'étaient établies :

« sur la chaussée d'où elles pouvaient battre les abords sud de Charonne, de Bagnolet et de Montreuil. Elles ouvrirent aussitôt le feu sur le 2<sup>e</sup> corps de cavalerie de la grande armée des alliés, aux ordres du comte de Pahlen, qui évoluait dans la plaine au sud de Montreuil. Les batteries ennemies répondaient aux nôtres et, pendant ce duel d'artillerie, plusieurs gargousses d'un caisson s'enflammèrent, brûlant assez grièvement huit élèves de l'École ».

« Cette longue ligne d'artillerie sans soutien prêtait le flanc à une attaque de l'ennemi. A l'abri d'un mur, les uhlands du comte de Pahlen s'approchèrent de notre droite et ne furent découverts qu'à peu de distance par les quatre gendarmes qui observaient le débouché du chemin de

Charonne et qui se replièrent précipitamment sur la première batterie. »

« Les deux pièces extrêmes de cette batterie eurent seules le temps d'envoyer une première salve dans la direction de Vincennes ; avant qu'elles aient rechargé, les uhlands étaient aux prises avec nos canonnières. »

« Deux tambours furent tués ; un lieutenant de l'École et onze élèves : ..., Dandelin, ... furent blessés de coups de lance et de sabre. »

.....

« Parmi les combattants du 30 mars se trouvaient Chasles, l'illustre savant, ... et Sadi Carnot, fils aîné du grand Carnot, auquel on doit la théorie mécanique de la chaleur ».

Sept jours plus tard, le 6 avril 1814, l'empereur Napoléon abdiquait à Fontainebleau.

L'École polytechnique, fondée sous le Directoire en 1794-1795, devenue impériale sous l'Empire, fut dissoute sous la Restauration, puis ouverte à nouveau sous le nom d'École royale polytechnique. La fiche d'immatriculation d'Ad. Devaux indique qu'il était absent par congé de l'École depuis le 6 juillet 1814 et démissionnaire. Il fut rayé du contrôle le 4 octobre 1814. Selon la fiche, « le Préfet du Département du Nord a reçu avis de cette démission le 5 octobre ».

Sans doute y a-t-il quelque relation entre cette démission et le fait que de Vaux répondit à l'invitation de son oncle Charles de Vaux, consul de France à Civita-Vecchia (poste qui devait être illustré un peu plus tard par Henri Beyle, alias Stendhal). Il se rendit en Italie en 1815 et y resta près de quatre ans, son oncle désirant le préparer à une carrière diplomatique. Celle-ci ne correspondait guère à ses goûts, portés davantage vers une carrière scientifique. Au début de 1819, sa présence auprès de sa mère et de son jeune frère était devenue indispensable. Son frère aîné avait disparu dans la campagne de Russie. Le retour de Rome fut accompli dans des conditions difficiles. Après avoir atteint Marseille, il dut achever le voyage à pied, ce qu'il fit avec une célérité surprenante.

Après ce retour se situe une courte période mystérieuse de sa vie. Une situation lucrative et attrayante lui paraissait assurée, lorsque des événements imprévus l'obligèrent à s'éloigner ; il se rendit aux Pays-Bas.

Sous la Restauration, on peut imaginer que ces événements furent de caractère politique, puisqu'il avait servi sous l'Empire. Cette supposition trouve quelque'appui de certaines indications figurant à la fin de la relation du combat de Vincennes du 30 mars 1814, suivant lesquelles un des polytechniciens blessé dans cette affaire atteignit le grade de colonel, deux autres ne dépass-

sèrent pas le grade de capitaine. Ce ne sont pas là des carrières normales de polytechniciens. Cependant que la magnifique carrière que de Vaux parcourut en Belgique justifia entièrement son expatriation à son propre avantage, mais fut bénéfique aussi pour son pays d'adoption. On ne trouve aucune mention de naturalisation belge. Il était en quelque sorte devenu belge de fait, mais on verra plus loin que l'historien P. Harsin le considère comme français.

Dès son arrivée aux Pays-Bas, il se présenta aux examens d'admission dans le corps du génie militaire de ce royaume, à Delft ainsi qu'il a été indiqué plus haut. Le succès qu'il obtint fut assez grand pour le faire recevoir comme officier, malgré sa qualité d'étranger (de Belge écrivent ses biographes). Son passage de la carrière militaire à la carrière civile, qu'il préférait, fut influencé par des projets de mariage. Le gouvernement des Pays-Bas réorganisait le corps des mines du royaume. Ad. de Vaux sollicita et obtint, grâce à ses connaissances profondes et variées, une place dans le cadre de cette administration en 1823.

L'année suivante, le 2 février 1824, il épousait à Temploux Gabrielle-Clémentine Gernaert, née à Dunkerque le 24 mars 1804, qui lui survécut pendant vingt-six ans.

Par ce mariage et l'accès à une carrière civile se termine, à trente ans, la jeunesse tourmentée,

remplie de traverses difficiles et dangereuses, qui lui donne une apparence romantique. Mais le romantisme n'était pas un trait de son caractère ; il était seulement l'effet des circonstances.

Désormais, dans la sécurité d'un foyer heureux, il va pouvoir se livrer à une carrière de quarante-deux années de créateur, de novateur et d'organisateur, d'une énorme activité et d'une efficacité totale, dans ce pays dépourvu qu'était la Belgique indépendante de 1830 et qu'il va puissamment contribuer à transformer en un État industriel moderne et prospère.

Peut-être un reflet de romantisme subsiste-t-il dans l'exercice de ces vertus instinctives et profondes d'une ardente vénération de sa mère, d'une vigilante tendresse familiale et d'une grande générosité envers les déshérités de la fortune. Ce ne fut qu'après sa mort que l'on connut l'étendue des secours qu'il avait distribués. Ses préoccupations sociales furent réelles ; elles se manifestèrent dans la constante attention qu'il porta aux questions de sécurité et d'hygiène dans les mines et dans les manufactures.

L'ACTION D'AD. DE VAUX  
DANS L'ADMINISTRATION DES MINES

Un arrêté royal du 10 juillet 1823 divisa le territoire belge du royaume des Pays-Bas en sept



districts relativement au service des mines, minières, carrières et usines. Par un arrêté de la même date, Ad. de Vaux fut nommé ingénieur des mines de deuxième classe, chargé du district de Huy. L'année suivante, il fut appelé à la direction de l'important district de Liège. Il avait trente ans.

Il conserva son titre et son rang dans le corps des mines pendant l'épisode de la Société du Luxembourg, dont un arrêté royal du 22 août 1828 le chargea de diriger les travaux d'exploration des mines (on dirait actuellement de prospection). Cette importante société cessa ses opérations après la séparation de la Belgique des Pays-Bas.

Le 3 janvier 1831, Ad. de Vaux fut chargé provisoirement du district de Namur et le 4 septembre de la même année, il fut chargé de remplir les fonctions d'ingénieur en chef de la direction des mines de Liège, qui était composée des provinces de Liège et du Limbourg. Il y fut nommé ingénieur en chef en 1836 et ingénieur en chef de première classe en 1841. Entretemps cependant, il avait été mis en disponibilité depuis 1836 pour enseigner l'exploitation des mines à l'Université de Liège.

Un arrêté royal du 10 janvier 1844 créa une inspection pour établir l'unité dans l'application des lois et règlements en matière de mines. Ad. de Vaux fut appelé aux fonctions d'inspecteur géné-

ral des mines, leur premier titulaire. Il occupe donc une position particulière dans l'histoire du corps des mines de la Belgique indépendante.

Dans cette haute position, il présida les commissions chargées d'élaborer la police des mines et des carrières souterraines ; il rédigea ensuite les règlements correspondants. Il prit également une très large part à l'élaboration des règlements pour la surveillance des appareils à vapeur, dont les explosions meurtrières étaient fréquentes à l'époque. Il y attacha un intérêt particulier, lui consacrant la majeure partie du temps qu'il pouvait dérober aux autres branches de son service. Son projet avait été adopté, peu avant son décès, par les principaux industriels de Liège, mais il n'eut pas le temps de le voir aboutir.

Aussi bien Jochams que Le Roy et Roersch attribuent à Ad. de Vaux l'initiative de l'établissement d'une carte générale des mines du royaume. « Travail inachevé auquel il voulait attacher son nom » selon Jochams ; « vaste entreprise à laquelle il put encore mettre la première main » selon Roersch ; « Il n'a pu néanmoins que projeter ... une carte générale des mines. Ce précieux travail, confié aujourd'hui à des mains non moins habiles, est heureusement en plein cours d'exécution (v. l'art. Dumont) » selon Le Roy.

L'article Dumont suit immédiatement celui de de Vaux dans le *Liber Memorialis* de l'Université

de Liège de 1869 de Le Roy. Il indique qu'André Dumont est décédé neuf ans avant de Vaux. Il faut lire la biographie de Dumont pour lever une apparente ambiguïté.

André Dumont doit sa renommée principalement à l'établissement successif d'une carte géologique de la Province de Liège, d'une carte géologique de la Belgique et d'une carte géologique de l'Europe. On lit dans la notice qui lui est consacrée :

« C'est ici qu'il faut dire quelques mots de la carte minière de Belgique, précieux complément de ces recherches (voir l'art. de Vaux) ... »

« Sur l'initiative et à la suite des vives instances de feu Monsieur de Vaux, inspecteur général des mines, le gouvernement décréta l'établissement d'une carte générale des mines du pays. Un spécimen de cette carte, comportant l'important groupe houiller de Seraing, a figuré à l'Exposition universelle de Paris de 1867 (un an après le décès de de Vaux — Note de l'auteur) ... »

« Monsieur J. Vanscherpenzeel-Thim, agrégé à l'Université de Liège et ingénieur principal des mines, a été chargé de ce service, auquel est adjoint Monsieur l'ingénieur ordinaire des mines M.-R. Malherbe ... ».

« On peut affirmer que, de son vivant, Dumont eût applaudi à l'établissement d'une carte générale des mines de Belgique ... »

L'action importante et décisive d'Ad. de Vaux dans l'établissement d'une carte générale des mines de Belgique est ainsi clairement établie. Il ne connut pas l'achèvement de ce travail.

Homme de grand cœur, il apporta toujours une attention particulière aux questions de sécurité dans les mines : exhaure des eaux souterraines et détection du grisou. Il fit remplacer la lampe de sûreté primitive de Davy par celle, plus sûre et plus garantie, de Mueseler. Il eut précocement l'idée qu'une puissante ventilation était le meilleur moyen de maîtriser le grisou. A cet effet, il étudia l'emploi des machines pneumatiques et d'appareils d'alarme destinés à signaler tout arrêt des ventilateurs ; il s'intéressa particulièrement à un manomètre multiplicateur permettant d'apprécier les moindres différences de pression.

La liste incomplète de ses publications, figurant in fine, montre qu'un grand nombre d'entre elles sont consacrées à ces questions.

On peut conclure que le premier inspecteur général des mines de la Belgique indépendante posséda, avec les moyens de l'époque, la maîtrise complète de l'exploitation des mines ; qu'il illustra ce poste suprême par l'efficacité de son action novatrice, préparant l'avenir par une conception aussi scientifique et humaine que possible.

LE COURS D'EXPLOITATION DES MINES  
DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

Les lignes qui suivent sont empruntées au professeur Paul Harsin, historien, membre de l'Académie, dans l'Introduction, tome I, au *Liber Memorialis* de l'Université de Liège de 1867 à 1935.

« Il importe de signaler l'arrêté royal du 13 mai 1825 d'où notre Faculté Technique tire son acte de naissance. Le roi Guillaume arrêta que la chimie appliquée aux arts industriels et que la mécanique appliquée devaient être enseignées dans chaque Université. Mais il créait en outre à Liège deux chaires nouvelles, celle d'exploitation des mines, à laquelle il appela le français Dandelin, ... ».

« Le choix du premier titulaire de la chaire d'exploitation des mines ne fut pas heureux. P. Dandelin, pur mathématicien, ne connaissait rien de son nouveau métier ; esprit mal équilibré, il ne fit rien non plus pour l'apprendre et n'eût que de rares élèves ; lorsqu'éclata la Révolution, il entra dans la carrière militaire, qu'il suivit jusqu'à sa mort. Ce n'est qu'en 1835 que cet enseignement put être sérieusement donné. »

« La loi du 27 septembre 1835 est la première loi organique de l'enseignement supérieur de la Belgique indépendante. Un article spécial de la loi stipulait qu'à la Faculté des Sciences de l'Univer-

sité de Liège, on enseignerait l'exploitation des mines... »

« L'arrêté ministériel du 27 septembre 1835 organisa cet enseignement sous le titre d'École des arts et manufactures et des mines. »

« La chaire d'exploitation des mines, demeurée vacante pendant cinq ans, fut confiée provisoirement à Lesoinne en 1835, puis définitivement au Français Adolphe de Vaux, qui fut le véritable organisateur de l'École des mines. Appelé en 1844 aux fonctions d'inspecteur général des mines, il laissait son enseignement à son élève Jean-Louis Trasenster, dont l'influence devait être prodigieuse pendant une carrière de quarante-deux ans. »

A ce raccourci précis de l'historien, il est utile d'ajouter quelques détails.

Germinal-Pierre Dandelin (12 avril 1794-15 février 1847) de quelques mois l'aîné d'Ad. de Vaux, eût une jeunesse moins troublée par les évènements que ce dernier. Sa fiche d'immatri-culation de l'École impériale polytechnique indique qu'en 1813 il habitait à Gand, où son père, français, était employé aux Domaines. Sa mère était d'origine hennuyère. Il fréquenta le lycée impérial de Gand de 1807 à 1813, en même temps qu'Adolphe Quetelet, dont il resta l'ami. Il fut admis à l'École impériale polytechnique le 1 novembre 1813, 70<sup>e</sup> d'une promotion de 257. Il avait

passé l'examen d'admission à Bruxelles (de Vaux l'avait passé à Paris). Il fut absent de l'École par congé du 10 septembre 1814 au 22 décembre suivant. Démissionnaire, il quitta l'École le 1<sup>er</sup> juillet 1815 et fut rayé du contrôle le 6 juillet suivant. Il avait été blessé d'un coup de lance au combat du 30 mars 1814. Il avait mérité la croix de la Légion d'Honneur, conférée par Carnot, ministre de l'Intérieur, qui l'avait attaché à sa personne. Tous deux durent s'expatrier après la bataille de Waterloo.

Dandelin rejoignit sa famille en Belgique, où il retrouva Quetelet, qui le dissuada d'émigrer aux États-Unis en raison de sa répugnance au régime hollandais.

Dans sa notice sur Dandelin (*Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, XVI<sup>e</sup> année, 1848) Quetelet fait état d'un certificat du comte Dejean, louant son application et sa conduite à l'École. D'après la photocopie de la liste des résultats des élèves en 1813-1814, l'application de Dandelin progresse d'assez bien à très bien, son jugement passe de très médiocre à ordinaire et sa conduite est jugée très répréhensible. Ceci correspond mieux au caractère fantasque et parfois excentrique que Quetelet reconnaît à son ami et dont il cite quelques exemples caractéristiques.

Dandelin obtint la grande naturalisation du royaume des Pays-Bas le 4 avril 1816 et le brevet

de sous-lieutenant du génie en 1817. Le 15 mai 1825, il fut nommé professeur extraordinaire à l'Université de Liège, chargé du nouveau cours d'exploitation des mines.

« Ce n'était pas précisément le fait de notre mathématicien ; il eut fort à faire pour se mettre au courant de ses nouvelles fonctions » écrit A. Le Roy dans son *Liber Memorialis* de 1869 de l'Université de Liège. Plus loin, il écrit : « Dandelin inaugura l'École des mines de Liège ... Ce n'est pas que Dandelin, ait jamais eu de nombreux élèves, mais l'École naissante se développa constamment. La première organisation de l'École des mines date du 3 août 1825 ; les cours furent ouverts au mois d'octobre suivant. »

La Révolution de 1830 mit fin à cet enseignement et « pour la troisième fois, il (Dandelin) quitta la plume pour l'épée » écrit A. Le Roy.

La biographie d'A. Le Roy est en majeure partie tirée de la notice sur P. Dandelin que son ami Ad. Quetelet lui avait consacrée dans l'annuaire de 1848 de l'Académie royale de Belgique, dont Dandelin était devenu membre le 1 avril 1822.

Philippe-Adolphe Lesoinne (1805-1856) était né à Liège. Le 31 mars 1828, il fut nommé lecteur à l'Université de Liège. Il eut pour mission d'enseigner la métallurgie et la docimasia. Nommé professeur extraordinaire en 1835, il fut chargé d'enseigner la métallurgie et l'exploitation des



mines. Ce dernier cours passa l'année suivante à l'ingénieur en chef A. de Vaux. Lesoinne ne conserva que la métallurgie, son étude de prédilection » écrit A. Le Roy dans le *Liber Memorialis* de 1869.

La notice sur Louis Trasenster publiée par Lucien Denoël dans le tome II du *Liber Memorialis* de l'Université de Liège de 1867 à 1935 cite l'appréciation suivante d'Alfred Habets, successeur de L. Trasenster au cours d'exploitation des mines de l'Université de Liège :

« Le cours d'exploitation des mines de l'École de Liège a été créé par A. de Vaux et L. Trasenster. Leur enseignement a porté les fruits les plus féconds dans l'industrie minière tant en Belgique qu'à l'étranger et nous n'avons eu qu'à suivre la méthode qu'ils nous avaient léguée pour chercher à mettre ce cours au niveau des progrès actuels de l'art des mines. »

Il est juste d'associer au nom d'Ad. de Vaux celui de L. Trasenster, qui fut son élève, son collaborateur et son successeur. La nomination à l'inspection générale des mines de de Vaux en 1844 ne lui permit de consacrer que huit années à l'établissement du nouveau cours d'exploitation des mines. C'est donc certes une œuvre inachevée que de Vaux légua à L. Trasenster, qui put y consacrer quarante-deux années.

Il n'empêche que de l'avis de L. Trasenster même, Ad. de Vaux : « est l'homme distingué qui, plus que personne, a contribué à l'organisation de cette École et n'a cessé de l'aider par son expérience et par sa vive sollicitude ».

Il ajoute, dans son discours aux funérailles d'Ad. de Vaux :

« Lorsque la loi de 1835 sur l'enseignement supérieur décréta la création à Liège d'une École des mines et des arts et manufactures, la nouveauté du haut enseignement industriel ne fournissait guère de modèle à suivre et son succès rencontrait beaucoup d'incrédules. Une difficulté spéciale se présentait en Belgique, c'était l'annexion d'une semblable institution à la faculté des sciences d'une Université. »

L'auteur de la présente notice, appelé en 1925 à fonder un nouvel enseignement à la Faculté technique de l'Université de Liège peut, par expérience, comprendre particulièrement le sens de ces difficultés, qui proviennent de la nature peu ouverte aux nouveautés des hommes et des institutions, phénomène en quelque sorte comparable à celui du rejet des corps étrangers par les organismes vivants.

Paraphrasant et résumant librement le discours de L. Trasenster, on note qu'Ad. de Vaux fut appelé à donner un double concours à l'École,

comme professeur d'exploitation des mines et comme inspecteur des études. Il possédait à un degré éminent les qualités du professeur. Possédant une forte formation scientifique et une expérience active de l'objet de son enseignement, il put captiver l'attention de ses auditeurs et en faire des ingénieurs unissant la science au sens pratique. Il témoignait en outre beaucoup de sympathie à ses élèves.

Comme inspecteur des études, de Vaux prit une part prépondérante à toutes les mesures d'organisation de l'École de Liège, les établissant dès le principe sur des bases rationnelles et fécondes, ce qu'attestent les succès de l'institution nouvelle.

Après son départ en 1844, l'École eut le bonheur de conserver le concours de son expérience et de son dévouement. Comme chef du corps des mines, il venait chaque année « avec une rare distinction » présider les jurys d'examen pour les mines. Il intervenait aussi comme président du conseil de perfectionnement établi près de l'École et prit part, dans cette fonction, à tous ses progrès.

La reconnaissance de ses anciens étudiants fit « appeler à la présidence honoraire (de l'Association des ingénieurs de l'École de Liège, fondée en 1849 — Note de l'auteur) le principal organisateur de l'École des mines, celui qui avait dirigé les pas de ses premiers élèves et qui considérait

comme ses enfants tous ceux qui avaient reçu l'instruction de cette Académie des sciences minérales et mécaniques ».

Tout ce qui précède confirme, s'il est nécessaire, l'opinion de P. Harsin que c'est le « Français Adolphe de Vaux qui fut le véritable organisateur de l'École des mines ».

Son œuvre professorale, bien que brève, autant que son œuvre administrative, a considérablement contribué au développement industriel et à la prospérité de la Belgique et à son rayonnement à l'étranger, fondés sur l'exploitation de ses houillères jusqu'à une époque récente de profonds changements économiques dus au déclin de l'importance énergétique du charbon.

#### L'ACADÉMICIEN

Nommé correspondant de la Classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique le 15 décembre 1836, l'année même de sa nomination de professeur, il y retrouva son condisciple de l'École polytechnique P. Dandelin, membre de cette classe depuis le 15 avril 1822. Il fut titularisé le 16 décembre 1846 ; Dandelin était directeur de la Classe cette année-là.

Ad. de Vaux fut directeur de la Classe des Sciences en 1863. Les biographies de Le Roy et

de Roersch l'indiquent toutes deux et citent même le titre de son discours prononcé le 16 décembre 1863 : « Les richesses minérales de la Belgique et les moyens de les extraire ».

L'index biographique publié par l'Académie en 1964 ne mentionne pas que de Vaux fut directeur de la Classe en 1863 et attribue cette fonction à Constantin Wesmael, entomologiste. Les annuaires de l'Académie ont mentionné dans la liste des directeurs de la Classe des Sciences le nom de C. Wesmael pour l'année 1863, jusque en dernier lieu l'annuaire de 1972. Depuis l'annuaire de 1973, le nom d'Adolphe de Vaux remplace celui de C. Wesmael. En voici la raison.

La contradiction entre les publications de l'Académie et les biographies de Le Roy et de Roersch fut signalée par l'auteur de la notice à Monsieur le Secrétaire perpétuel J. Lavalleye. Les recherches qu'il fit effectuer conduisirent au résultat suivant.

La notice sur Constantin Wesmael dans l'annuaire de 1874 indique qu'il fut nommé directeur une première fois en 1847, mais « que ce genre de travail ne rentrait pas du tout dans ses goûts ».

Le Bulletin de la Classe des Sciences de l'Académie relatif à la séance du 4 janvier 1862 indique sous la rubrique Nominations : « La Classe procède ensuite à l'élection de son directeur pendant l'année 1863. M. Wesmael, désigné par la majorité

des suffrages, vient prendre place au bureau en qualité de vice-directeur ».

Dans la notice de 1874 sur Wesmael, on lit encore : « En 1862, nous élîmes une deuxième fois Wesmael comme directeur de la Classe pour 1863, malgré son désir, mais nous faillîmes nous en repentir, car il prit la chose fort mal, refusa cette dignité, s'absenta de nos séances jusqu'en mars 1863, alors que sur son refus réitéré, on lui donna un successeur ».

Le Bulletin de la Classe des Sciences de l'Académie, séance du 7 mars 1863, relate sous la rubrique Élections :

« Le membre qui avait été désigné comme directeur de la Classe pour 1863, n'ayant pas cru devoir accepter ces fonctions, la Classe procède à une nouvelle nomination et porte ses suffrages sur Monsieur Adolphe de Vaux. »

La séance du 10 janvier 1863 avait été présidée par Laurent De Coninck ; celles du 7 février et du 7 mars par le vice-directeur Mathias Schaar.

Ainsi cette notice si tardive sur Ad. de Vaux aura du moins servi à faire rectifier la liste des directeurs de la Classe et à y faire introduire son nom.

Avant son accession à l'Académie, celle-ci avait en 1835 couronné un mémoire de de Vaux, intitulé : « Sur l'épuisement de l'eau dans les

mines ». C'est le premier travail mentionné dans la liste probablement incomplète des publications de de Vaux figurant en annexe à cette notice. Elle comporte encore 17 numéros d'ouvrages publiés par l'Académie dont le dernier est son discours directorial de 1863.

La liste mentionne encore 28 ouvrages non publiés par l'Académie, dont le dernier parut en 1865, un an avant le décès de son auteur. La plupart de ces ouvrages auront été publiés par les Annales des Travaux Publics de Belgique, certains dans la Revue universelle des mines, publiée par l'Association des ingénieurs sortis de l'Université de Liège.

Ces travaux se rapportent à des sujets divers : mécanique appliquée, matériaux, géologie, épuisement et ventilation des mines, grisou, sécurité des mines et des appareils à vapeur, salubrité publique, eaux souterraines, etc. Si l'on tient compte du caractère ardu et des responsabilités considérables de ses fonctions administratives, l'ensemble de ses travaux prouve le grand intérêt que de Vaux apportait aux questions scientifiques de son domaine et aussi son zèle à contribuer à leur progrès. Ses travaux principaux se rapportent à l'épuisement, la ventilation et à la sécurité dans les mines de charbon ; on mentionne aussi ceux relatifs aux richesses minérales de la Belgique et à la carte minière de Belgique, dont

la partie relative à la province de Liège était déjà publiée de 1837 à 1841 (voir n° 21 de la liste des publications).

Les archives générales du royaume conservent quelques brèves correspondances adressées par de Vaux au baron de Stassart, membre et directeur de la Classe des Lettres, président de l'Académie ; elles sont sans intérêt. Certaines constituent de courts billets par lesquels de Vaux déclinait des invitations à des soirées et réceptions du baron de Stassart. Elles permettent de croire que de Vaux était très occupé et fuyait les mondanités.

Dans les archives de l'Académie figurent des lettres plus nombreuses et plus intéressantes échangées entre de Vaux et le Secrétaire perpétuel A. Quetelet. Les plus importantes donnent lieu au chapitre suivant.

Le fauteuil rendu vacant par le décès d'A. de Vaux échut à Fr. Donny, professeur de chimie à l'Université de Gand, auquel succéda comme correspondant E. Dupont, géologue, directeur du Musée royal d'histoire naturelle.

AD. QUETELET, AD. DE VAUX  
ET L'ÉTABLISSEMENT DES LIGNES TÉLÉGRAPHIQUES  
EN BELGIQUE

Dans la correspondance entre Quetelet et de Vaux qui est conservée dans les archives de



l'Académie, les pièces les plus intéressantes ont trait à une commission pour l'établissement des lignes télégraphiques en Belgique. Apparemment ces activités conjuguées de Quetelet et de Vaux sont peu connues.

Par les soins de Madame L. Nicolas, chef du secrétariat de l'Académie, j'ai pu consulter le « Mémoire présenté en vue d'obtenir le grade de licencié en philosophie et lettres, section B, histoire moderne, de l'Université catholique de Louvain » daté de septembre 1966, écrit par Mad. Nicole Delhez et intitulé : « Histoire du télégraphe en Belgique (de 1830 à 1850) ».

La question du télégraphe préoccupa beaucoup le gouvernement belge dès la proclamation de l'indépendance du territoire. Il s'agissait alors du télégraphe optique. Il fut sollicité de toutes parts ; des lignes privées furent établies. La question était épineuse, car la Belgique était encore en état de guerre avec le Royaume des Pays-Bas. Il n'y fut mis fin que par le traité de 1839. La question revêtait des aspects internationaux, particulièrement délicats à l'époque.

Un arrêté royal du 17 août 1834 créa une commission de neuf membres, dont un seul de caractère scientifique ; Ad. Quetelet y participa en qualité de directeur de l'Observatoire royal de Bruxelles. La commission conclut à l'établissement d'un réseau officiel de télégraphie par l'État.

Cette proposition ne fut pas suivie d'effet. Une deuxième commission de fonctionnaires, créée en 1843 ne tint jamais séance semble-t-il. C'est que déjà le télégraphe électrique semblait devoir évincer les procédés optiques.

Quetelet était directeur de l'Observatoire royal de Bruxelles depuis 1832. En cette qualité, il s'intéressait vivement à la transmission de l'heure (cf. notice sur Ad. Quetelet par E. Mailly, annuaire de l'Académie royale de Belgique de 1875).

Le 10 février 1838, Quetelet lisait à la Classe des Sciences un mémoire sur une première application du télégraphe électrique sur une distance de deux kilomètres et demi, le long du chemin de fer de Londres à Birmingham, par le physicien anglais Ch. Wheatstone, dont le nom est universellement connu par la méthode précise de mesure des grandeurs électriques appelée « pont de Wheatstone ».

En octobre 1840, Wheatstone fut autorisé à faire à l'Observatoire royal de Bruxelles des démonstrations de ses appareils télégraphiques. Le 17 du même mois, Quetelet en fit rapport à l'Académie. Il existe dans le Fonds Quetelet déposé à la Bibliothèque royale un dossier des correspondances entre Quetelet et Sir Charles Wheatstone.

La Société Wheatstone et Cooke fut autorisée par le gouvernement belge à construire une ligne télégraphique le long du chemin de fer de Bruxelles à Malines. Elle fonctionna dès le 13 juin 1846.

Le 9 septembre de la même année, la ligne de télégraphe électrique Bruxelles-Anvers fut ouverte au public ; elle avait été réalisée en huit mois.

Le 9 novembre 1847, le discours du Trône prononcé à Bruxelles à l'occasion de l'ouverture de la nouvelle session législative de 1847-1848 est transmis à Anvers par le télégraphe ; il est publié aussitôt par les journaux de cette ville. C'était la première fois qu'une transmission aussi longue était faite ; elle fit sensation.

Les autres villes belges désirèrent naturellement bénéficier des avantages du télégraphe électrique et il n'était pas possible d'en laisser le soin à des sociétés privées diverses. D'autre part, il parut nécessaire de raccorder le réseau belge aux lignes existant déjà à l'étranger.

La première commission de 1834 avait déjà conclu à l'opportunité d'un réseau public de télégraphe optique de l'État. Depuis le succès du télégraphe électrique, l'opinion générale était orientée dans ce sens. Mais il existait des difficultés financières. Finalement, le 31 décembre 1849, une commission restreinte fut formée par le gouvernement belge pour étudier l'établissement des lignes télégraphiques dans le pays et susceptibles d'être raccordées aux lignes étrangères. Le président en était Quetelet, le secrétaire-rapporteur Ad. de Vaux et le troisième membre N. Caby, inspecteur général des chemins de fer belges.

Cette commission avait reçu instruction de conclure très rapidement, malgré la complexité de la question. Elle remit un rapport préliminaire le 31 janvier 1850 et un rapport final détaillé le 21 mars 1850. Ad. de Vaux avait exercé une très grande activité, comportant plusieurs voyages à l'étranger.

Les suites furent promptes. Le 22 mars 1850, un projet de loi ayant pour but d'autoriser l'État belge à établir des lignes télégraphiques sur toutes les lignes de chemin de fer de l'État est présenté à la Chambre des Représentants. Le rapport de la Commission est joint à l'exposé des motifs. La loi est approuvée à l'unanimité par la Chambre le 7 mai 1850 ; le 31 mai par le Sénat à l'unanimité moins une voix. Elle est promulguée le 4 juin et publiée au *Moniteur belge* le 7 juin.

La correspondance entre Quetelet et de Vaux conservée dans les archives de l'Académie royale de Belgique va de 1841 à 1863. Les pièces les plus importantes sont du 5 février et du 18 mars 1850. Cette dernière concerne la remise par de Vaux à Quetelet du texte du rapport de la commission pour l'étude de l'établissement des lignes télégraphiques en Belgique. La remise du rapport ne signifiait d'ailleurs pas la fin des travaux de la commission ; ils s'étendirent bien au-delà (voir le n° 31 de la liste en annexe des publications de de Vaux). Des lettres de de Vaux à Quetelet établissent qu'elle eut encore fort à faire jusqu'en

décembre 1850. L'une d'elle fait allusion à des rapports avec J.-B. Masui (Bibl. nat. tome XXIV, 1897) qui avait été nommé secrétaire général au Ministère des Travaux Publics lors de la création de ce département. Il fut ensuite chargé de l'exploitation du premier réseau national des chemins de fer (1838) et promu directeur général des chemins de fer, des postes et télégraphes en 1850.

Dans la séance publique de la Classe des Sciences de l'Académie du 16 décembre 1851, Ad. Quetelet constatant que : « Si notre pays a tardé longtemps à mettre en pratique cette brillante découverte, son Académie a été du moins une des premières à la proclamer » (Annuaire de 1875, notice sur Quetelet par Mailly).

Il est curieux de remarquer que dans la correspondance entre Quetelet et de Vaux, ce dernier signe toujours avec la particule, cependant que Quetelet écrit toujours Devaux, ainsi que l'on faisait à l'École impériale polytechnique. Le patronyme Devaux est assez fréquent en Belgique ; un homme politique très important contemporain d'Ad. de Vaux s'appelait Paul Devaux.

#### EPILOGUE

Adolphe de Vaux a reçu en France toute son éducation intellectuelle, morale et scientifique. Il n'aurait pu en recevoir de meilleure à l'époque.

Toutes ces capacités acquises autant que ses qualités natives ont été mises jusqu'à sa mort au service complet et exclusif de la Belgique née à l'indépendance en 1830.

Il fut un de ces étrangers de grande valeur qui suppléèrent au manque d'élites autochtones, que n'avait naturellement pas pu susciter la création par l'impératrice Marie-Thérèse en 1769 de la Société littéraire et celle de l'Académie impériale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles en 1772, d'ailleurs inactive de 1794 à 1816.

Sa perte fut grandement ressentie par ses contemporains. A travers les formes conventionnelles, on perçoit dans les abondants comptes-rendus et discours de funérailles l'hommage et les regrets sincères de toutes les sphères de la Belgique de 1866, officielles, administratives, académiques, professionnelles, pour la perte d'un homme dont on loue sans réserves la valeur et les œuvres.

Cet hommage solennel unanime ayant été rendu, le voile de l'oubli est tombé sur le nom d'Ad. de Vaux.

L'Université de Liège, dont l'École des mines fut pendant un siècle un élément important de sa réputation, ne conserve de lui aucun souvenir, pas même simplement le souvenir.

Il en est de même à l'Administration des mines.

Divers personnages contemporains de de Vaux dont les noms figurent dans cette notice ont con-

servé quelque célébrité, par exemple par des noms de rues : Bidaut à Verviers, Masui à Bruxelles, Laurent De Coninck, Lesoinne et Maus à Liège. On ne peut considérer que de Vaux leur fut inférieur, que ses mérites et ses services furent moindres.

Doit-on trouver la raison de cet oubli dans le fait qu'il était et qu'il resta un étranger. La naissance de son père à Bruxelles au service de l'Autriche ne suffisait pas à lui donner des racines dans le terroir. Il n'y avait pas de véritables attaches, malgré la sympathie qu'il témoignait à tous, notamment à ses étudiants. Il avait deux attaches essentielles, sa mère et son épouse, toutes deux Françaises bien que nées non loin de la frontière belge, l'une à Maubeuge, l'autre à Dunkerque.

Ses contemporains font parfois état de sa distinction (« l'homme distingué » ... « rare distinction » ... écrit Louis Trasnester). C'est un discret hommage rendu à une qualité considérée comme naturelle aux Français cultivés, mais cela peut aussi marquer l'existence de la frontière ténue qui sépare les hommes nés dans des pays différents.

Le retard d'un siècle de la notice biographique annoncée pour 1867 s'explique certes principalement par l'indisposition du Secrétaire perpétuel dont Henri Maus fait part dans son éloge funèbre. Maus était sensiblement plus jeune que de Vaux ; il appartenait au même ministère mais dans une

autre administration. Il faisait partie du Corps des Ponts et Chaussées et non du Corps des Mines. Bien que dépendant tous deux à l'époque du Ministère des Travaux Publics, ces deux corps savants étaient tout à fait distincts, non seulement par leur objet mais aussi par la formation de leurs membres.

Le discours prononcé par H. Maus au nom de l'Académie est apparemment hâtif, peu documenté et contient beaucoup de généralités. Il ne constituait pas comme les éloges funèbres de Quetelet, l'ébauche d'une notice biographique comme il en a écrit beaucoup sur ses confrères défunts. En 1867, Quetelet était déjà un homme âgé, sa santé avait été ébranlée et il était cependant encore toujours accablé d'occupations. D'après leur correspondance, il existait certes des relations amicales entre de Vaux et Quetelet, mais pas cette amitié profonde faite de souvenirs communs qui le liait à Dandelin, avec qui il avait suivi les cours du lycée impérial de Gand et vécu des aventures extraordinaires de jeunesse, qu'il évoque dans sa notice biographique sur Dandelin. Le fait est qu'il n'écrivit pas de notice sur de Vaux et c'est regrettable parce que cette notice non écrite est irremplaçable.

Pourquoi cent ans après la mort de de Vaux ? Après lui, la Classe des Sciences de l'Académie a compté et compte encore de nombreux ingénieurs



civils des mines, de formation mais non de profession. Les ingénieurs professionnels sont des exceptions à l'Académie. C'est finalement l'un d'eux qui a réparé l'oubli. La genèse de cette notice est indiquée dans les propos liminaires.

\* \* \*

Pendant les premières années 1840, alors qu'Ad. de Vaux travaillait à parfaire les fondements de l'École des mines de Liège, dans cette même ville, un contumace du nom d'Amédée de Vaux travaillait dans une confiserie sous le nom d'emprunt de Jean-Victor Morel. Percepteur dans la petite ville de Méru (Oise), il avait levé le pied en 1839, emportant les recettes fiscales et les économies de quelques braves gens de l'endroit. Il est peu probable qu'il eût quelque parentage avec Ad. de Vaux sinon très éloigné. Il était né à Chaumont vers 1805, localité assez voisine cependant de la Lorraine.

Il avait épousé en 1835 la fille de son prédécesseur à la perception de Méru, Clotilde Marie, née le 4 avril 1815 et qui était de santé délicate. Séparée de corps après la fuite de son mari, qui ne revint jamais en France, elle continua à porter son nom.

En 1844, elle rencontra chez son frère Maximilien Marie (dont les ouvrages mathématiques sont

estimés) un grand philosophe de 46 ans, à l'esprit quelque peu bizarre, Auguste Comte (1798-1857). Ce fut pour lui le commencement d'une dévorante passion romantique, cependant insatisfaite. Clotilde mourut de phtisie le 5 avril 1846 en la présence éplorée de son amant par l'esprit.

Désormais il vécut uniquement dans le souvenir de Clotilde de Vaux, dont il a rendu le nom inséparable du sien dans l'histoire de la philosophie, Auguste Comte, qui ne sera jamais oublié.

D'Adolphe de Vaux, qui a rendu tant de services bénéfiques à un pays qui n'était pas le sien, il n'y a même pas de souvenance locale. L'Académie royale de Belgique, dont il fut un membre éminent à l'époque, l'a oublié aussi.

\* \* \*

Adolphe de Vaux avait reçu les distinctions honorifiques suivantes :

Médaille de Sainte-Hélène ;

Croix de chevalier de la Légion d'Honneur ;

Croix d'officier de l'Ordre de Léopold.

Probablement d'autres dont l'auteur n'a pas eu connaissance.

Il a eu aussi dans les dernières années de sa carrière de nombreuses distinctions professionnelles qu'il serait fastidieux d'énumérer.

SOURCES

Annuaire de l'Académie royale de Belgique.  
Bulletins de la Classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique.

Archives de l'Académie royale de Belgique.  
Bibliographie nationale.

Liber Memorialis de l'Université de Liège de 1835 à 1867, par Alph. Le Roy (1869).

Liber Memorialis de l'Université de Liège de 1867 à 1935. Liège, 1935.

André Thérive-Clotilde de Vaux ou la Déesse morte. (Ed. Albin Michel, Paris 1957).

REMERCIEMENTS

L'auteur de cette notice a reçu le concours de beaucoup de bonnes volontés.

Il exprime ses vifs remerciements à : Feu Monsieur le Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique J. Lavalleye ; Madame L. Nicolas, chef du secrétariat de l'Académie et, Monsieur Nicolas ; Monsieur Ernest Fabri, à Liège, dont Ad. de Vaux est le trisaïeul ; Monsieur H. Delrée, directeur divisionnaire de l'Administration des mines, à Liège ; Monsieur le Général de Corps d'armée P. Briquet, directeur de l'École polytechnique, à Paris ; Monsieur l'Ingénieur Général

H. Piatier, directeur adjoint de l'École polytechnique, à Paris ; Monsieur A. Moreau, conservateur de la bibliothèque centrale de l'École polytechnique, à Paris ; Monsieur le Professeur Ph. Devaux, membre de la Classe des Lettres de l'Académie ; Madame D. Petit, assistante à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège. Enfin, Mademoiselle J. Bracke, bibliothécaire de l'Institut du Génie civil de l'Université de Liège, qui l'a inlassablement documenté.

F. CAMPUS

**Liste des publications d'Adolphe de Vaux  
(d'après le Liber Memioralis de l'Université  
de Liège de 1835 à 1867, d'Alphonse Le Roy,  
publié en 1869)**

A. OUVRAGES PUBLIÉS

PAR L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

1. Mémoire sur l'épuisement des eaux dans les mines (Mém. couronnés, t. XII, 1835).
2. Rapport à l'Académie sur les moyens d'empêcher le déraillement sur le chemin de fer proposé par M. Heinsman (Bulletin, t. XIV, 1847).
3. Rapport sur le mémoire de M. René Michel, concernant la direction des aérostats. (Ibid.)

4. Rapport sur les systèmes de locomotion aérienne de M. M. Van Hecke et Van Esschen (Ibid.)
5. Rapport sur le mémoire de M. De Boer concernant les points brillants des courbes et des surfaces (Ib. t. XVI, 1849).
6. Rapport sur une machine à élever l'eau, par M. de Caligny (Ib. t. XVIII, 1851).
7. Rapport sur un mémoire en réponse à la question d'agriculture des polders. (Ibid.)
8. Rapport sur l'utilité d'ouvrir un concours spécial pour perfectionner les moyens de sauvetage dans les mines (t. XIX, 1852).
9. Notice concernant l'emploi de l'air échauffé au lieu de vapeur comme moteur dans les machines (Ibid.)
10. Observations sur le régime des eaux souterraines de Bruxelles et des environs (Ibid.).
11. Rapport sur une machine de M. Lallemand. (t. XXI, 1854).
12. Rapport sur la boussole électromagnétique de M. Gloesener (t. XXII, 1855).
13. Gisement et formation de l'oligiste, de la limonite et de la pyrite (t. XXIII, 1856).
14. Rapports sur des concours et sur des communications faites à l'Académie, t. VII, XIII, XV, XVIII à XXIII des Bulletins.
15. Rapport sur quatre mémoires envoyés à l'Académie en réponse à la question des

- mines proposée par le Gouvernement (Exploitation de la houille à 1000 mètres de profondeur) (t. XXIII).
16. Moyen de préserver les édifices des ravages de la foudre (t. IX, 2<sup>e</sup> série).
  17. Sur la conservation du bois au moyen de l'huile lourde du goudron de houille (t. XV, 2<sup>e</sup> série).
  18. Discours prononcé en séance publique de l'Académie sur les richesses minérales de la Belgique et les moyens de les extraire (16 décembre 1863).

#### **B. OUVRAGES NON PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE**

(N.B. La plupart de ces ouvrages ont dû paraître dans les Annales des Travaux Publics de Belgique, dont Ad. de Vaux présida la commission de 1844 à 1866. Certains ont pu être publiés dans la Revue universelle des mines, éditée par l'Association des ingénieurs sortis de l'Université de Liège).

19. Notice sur un nouveau moyen d'appliquer la vapeur à l'épuisement des eaux et à l'aérage des travaux dans les mines. 1836, in-8°.
20. Instruction pratique concernant l'aérage et l'éclairage des mines à grisou. 15 juin 1839, in-8°.

21. Carte minière de la Belgique (tout ce qui est relatif à la province de Liège). 1837 à 1841.
22. Compte rendu de cette publication. Décembre 1842, in-8°.
23. Instruction pratique sur la lampe de l'ingénieur Mueseler. Ib.
24. Rapport sur l'appareil de M. Jacquemet, tendant à prévenir les explosions des chaudières à vapeur (commissaires : MM. de Vaux et Maus), 1844, in-8°.
25. Indicateur pour l'aérage des mines. Février 1846, in-8°.
26. Analyse de la publication, faite en 1846, des documents statistiques concernant les mines, les usines minéralurgiques et les machines à vapeur. 1846, in-8°.
27. Publications faites par le département des travaux publics sur la statistique des mines, minières, usines et machines à vapeur. 1846 et 1852, in-4°.
28. Notice sur un coup de feu qui a éclaté dans la houillère d'Ashwel, près de Durham, Angleterre. 1848, in-8°.
29. Relation des expériences faites par M. Regnault, pour déterminer les principales lois physiques et les données numériques qui entrent dans le calcul des machines à vapeur. 1848, in-8°.

30. Notice sur un ventilateur, breveté en faveur du sieur Struve, 1849, in-8°.
31. Documents relatifs à l'établissement des lignes télégraphiques en Belgique (Commission composée de MM. Quetelet, président, Caby et de Vaux, secrétaire-rapporteur) mars 1850, in-8°. (A.T.P.B. t. IX, 1850-1851, p. 69 à 116).
32. Rapport sur les tubes indicateurs de niveau dans les chaudières à vapeur. mars 1850, in-8°.
33. Rapport sur un appareil de sûreté pour les chaudières à vapeur, inventé par le sieur Dunn. 1850, in-8°.
34. Rapport sur le système de génération de vapeur dit *pneumatosphéroïdal*, de M. Testud de Beauregard. Août 1851, in-8°.
35. Rapport sur les ciments de Tournai, de M. Leschevin-Lepez (Commissaires : MM. de Vaux, Roget et Didier). 1852, in-8°.
36. Notice sur le régime et les causes d'altération des eaux potables de la Ville de Bruxelles et la banlieue. 15 septembre 1852, in-8°.
37. Statistique des mines, minières, usines minéralurgiques et machines à vapeur : compte rendu des deux dernières publications du Département des travaux publics; février 1855.
38. Moyens propres à soustraire les ouvriers mineurs au danger d'asphyxie à la suite des coups de feu (A.T.P.B., t. XIV, juin 1855).



39. Note sur la théorie des lampes de sûreté.  
avril 1860, in-8°.
40. Appareils de translation des mineurs dans les  
puits (A.T.P.B. t. XIX, avril 1860).
41. Notice sur la saxifragine, 1863.
42. Notice sur la division de l'aérage dans les  
mines (Revue universelle des mines, 1863).
43. Des égoûts considérés au point de vue de la  
salubrité publique (Communication faite au  
Congrès de bienfaisance à Bruxelles en  
1856) mai 1863.
44. Rapport sur l'Exposition universelle de  
Londres en 1862. Bruxelles, 1863, in-8°.
45. Jaugeage et frottement des courants dans  
les mines (A.T.P.B., t. XXII, oct. 1864).
46. Des dégagements instantanés de gaz dans  
les travaux des houillères (Ib. t. XXIII, juin  
1865).

